

dre. Vers les trois heures de l'après-midi, elle parut au détour d'une petite colline, et marcha droit sur le fort. Elle se composait de huit ou neuf cents hommes, sans artillerie et presque sans munitions, si bien persuadée qu'elle était qu'un coup de main suffirait pour emporter la place. Latour revint au milieu de ses siens qui n'étaient qu'au nombre de 250 hommes résolus à se défendre jusqu'au dernier soupir, plutôt que de se rendre. Ils étaient encore confirmés dans cette résolution par le courage héroïque qui paraissait sur le front de leur jeune commandant.

Avant de donner l'assaut, Latour, père, envoya un trompette sommer son fils de se rendre. "Allez, répondit le jeune héros, allez dire à votre maître qu'un français ne se rend pas !"

L'attaque commença aussitôt. On se battit jusqu'au soir avec un courage et un succès presque égal des deux côtés. Le lendemain, les Anglais revinrent à la charge avec une nouvelle ardeur; mais ils furent toujours repoussés avec perte par les assiégés. Enfin, ce qui acheva de les décourager ce fut une sortie où Latour leur tua beaucoup de monde. Latour père, qui ne s'était pas attendu à une telle résistance de la part de son fils, commença à craindre pour le succès de son entreprise. L'hiver approchait; les troupes manquaient de vivres; ajoutez à cela que le général anglais voulait se rembarquer avec son armée; et c'est ce qu'il aurait fait, si Latour ne l'eût contraint par ses instances à tenter un dernier effort. Le général remit donc au lendemain l'assaut définitif.

Le jeune commandant français qui avait été averti des projets de l'ennemi, fit de son côté tous les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse résistance et pour enflammer d'avantage l'ardeur de ses soldats, il leur adressa la parole: "Braves compagnons, dit-il, jusqu'ici j'ai été content de vous. Grâce à votre bravoure, les ennemis ont été repoussés. Ils comptaient sur leurs forces; mais vous leur avez montré que le grand nombre ne peut rien contre le courage. Cependant tout n'est pas fini, soldats; demain, ils reviennent à la charge avec une nouvelle furie; et si cette fois, vous remportez la victoire, tout sera fini, et ils s'en retourneront avec la honte d'avoir été vaincus. Ne vous montrez donc pas moins courageux que par le passé. Faites voir à ces ennemis déclarés du nom français, que vous prétendez soutenir la gloire et l'honneur de votre patrie."

Cette courte harangue avait tellement excité l'ardeur des Français qu'ils voulaient absolument faire une sortie pour se

mesurer contre les Anglais. Mais le jeune Latour sut réprimer leur impatience et réserva leur courage pour un moment plus favorable.

De son côté, le général anglais fit si bien valoir auprès de ses soldats, les motifs de gloire, d'intérêt et surtout l'espérance du retour, que le lendemain, quand il donna le signal de l'assaut, peu s'en fallut que la place ne fût emportée. Ils firent des prodiges de valeur et escaladèrent les murailles avec ce sombre courage qui caractérise les Anglais. Toutefois, malgré leur intrépidité, ils ne purent faire céder le jeune Latour qui combattait comme un lion à la tête de ses braves. Trois fois les assaillants montèrent sur les remparts; trois fois ils en furent repoussés avec perte, et Latour lui-même renversa de sa main un porte-étendard dont le drapeau resta aux Français.

Enfin le courage des Anglais commença à faiblir. Les Français s'en aperçurent et dans un effort supérieur, ils se ruèrent sur les ennemis faisant main basse sur tous ceux qu'ils purent atteindre, renversèrent leurs échelles et les forcèrent finalement à la fuite.

Cette troisième et glorieuse victoire fut complète. Le général anglais déclara formellement à Latour père, la disette où était son armée, et les nombreux revers qu'il avait essuyés: il s'embarqua sur le champ avec ses troupes. Ce dernier tomba à cette nouvelle dans une étrange perplexité. Il ne pouvait, pour sa part, s'embarquer convenablement pour l'Angleterre qu'il venait de tromper. Il ne pouvait, non plus, songer à retourner en France, sa patrie, après l'avoir voulu trahir d'une manière si honteuse.

Une seule ancre de salut lui restait: c'était d'avoir recours à la clémence de son fils. Cela lui semblait bien dur après tant de vaines menaces qu'il lui avait faites. Mais, qu'allait-il devenir?... Il prit donc ce dernier parti, alla trouver son fils, avoua la méchanceté de sa conduite, lui demanda d'oublier ses torts, et de le garder auprès de lui.

Le jeune homme fut au comble de la joie, il embrassa tendrement son père, remerciait Dieu d'avoir rendu un père à son fils et un citoyen à la patrie.

COLIBRI.

L'Abille.

"Forsan et hinc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 25 Janvier 1853.

Gnérison de Marie Joseph Arcan, opérée en l'Eglise de Ste. Anne du Nord, le 5 Août, 1768.

Le quatre d'Août, mil sept cent soixan-

te huit, cette femme malade depuis longtemps, arriva de Deschambault en cette église, pour accomplir le vœu qu'elle avait fait durant sa maladie, de venir en pèlerinage à Ste. Anne, si Dieu voulait bien lui donner quelqu'adoucissement à ses maux. Elle fut amenée en ce lieu par son mari, qui lui même l'entra dans l'église, la posa sur un banc. Elle ne pouvait pour lors s'aider aucunement de ses jambes, elle ne pouvait ni se lever du lieu où on la plaçait, ni marcher pas même en se servant de deux béquilles qu'on lui avait faites, et qu'elle avait apportées avec elle. Après avoir prié pendant quelque temps dans l'église, elle me demanda à se confesser, ce que je fis aussitôt. Après s'être confessée et avoir prié pendant une demi-heure, son mari la reporta dans la voiture, et la conduisit dans une maison voisine, pour y passer la nuit.

Le lendemain matin son mari la ramena à l'église comme la veille, afin qu'elle pût entendre la Ste. Messe que je dis pour elle, et à laquelle elle assista avec une grande dévotion, et pendant laquelle elle ne cessa de verser des larmes. Le temps de la ste. communion étant venu, elle se sentit soulagée, il lui semblait que les forces lui revenaient. Pour pouvoir approcher de la ste. table, elle prit ses béquilles et avec beaucoup de difficulté elle s'y rendit, ce qu'elle trouva extraordinaire. Après la ste. communion elle retourna à son siège comme elle était venue, toujours avec beaucoup de difficulté, sans cependant avoir besoin qu'on l'aidât à se soutenir. Après la Ste. Messe, elle me pria de lui faire voir les reliques de Ste. Anne, afin qu'elle pût les honorer: elle s'approcha une seconde fois de la sainte table avec autant de peine qu'elle y était venue pour la communion: je lui présentai les reliques de Ste. Anne, qu'elle baisa avec respect.

La coutume est en cette église que lorsqu'il vient en pèlerinage quelque personne malade, de lire sur la personne malade, l'Evangile de la messe de Ste. Anne: je le fis après qu'elle eût baisé les reliques, et me retirai ensuite dans la sacristie pour faire mon action de grâce. Cette femme resta pendant ce temps à la ste. table à genoux, ce qui ne lui causa point de douleurs comme elle; en avait senti jusqu'alors, lorsqu'elle voulait fléchir les genoux, ce que même elle ne pouvait faire. Après avoir été environ l'espace d'une demi-heure à genoux, toujours en prières, elle voulut se relever et prit pour cela ses béquilles, mais elle n'en eut pas besoin, elle se sentit fortifiée, se leva debout et commença à marcher ans-